

Myriam Hassani

Université de Nantes, année 2011-2012

Directeur de mémoire : M. Patrick Lang

SARTRE, *L'Être et le Néant, Essai d'ontologie
phénoménologique, partie IV : Avoir, faire et être*

Paris, Gallimard, 1943

LES IMPLICATIONS ETHIQUES DE LA
LIBERTE

Table des matières :

Introduction.....	3
I. La structure de la conscience.....	3
1. Le pour-soi.....	3
2. Néantiser et transcender.....	4
3. Ce qui anime le pour-soi.....	5
4. Du néant à la liberté.....	5
II. L'authenticité sartrienne.....	6
1. L'attitude authentique.....	6
a) L'action et la valeur.....	6
b) La situation.....	7
c) La facticité et la contingence.....	8
d) L'angoisse et le délaissement.....	9
e) Liberté assumée et psychanalyse existentielle.....	9
2. L'attitude inauthentique.....	10
a) La mauvaise foi.....	10
b) L'esprit de sérieux.....	11
III. Les implications éthiques.....	11
1. Une morale concrète.....	11
2. La perte du sujet.....	13
3. Le rapport à autrui.....	14
Conclusion.....	15

Introduction :

Sartre est né en 1905 et mort en 1980, il a investi largement l'univers culturel de son temps, il s'est activement engagé politiquement, il a produit de nombreuses œuvres littéraires, c'est en tant que philosophe que l'on va s'intéresser à lui dans cette étude et particulièrement à *L'Être et le néant* qui est son œuvre philosophique majeure (publiée en 1943). On peut qualifier la philosophie de Sartre de phénoménologique et d'existentialiste.

Phénoménologie, étymologiquement, signifie « l'étude de ce qui apparaît » (*phainomenon, logos*), c'est une philosophie qui tire ses vérités des contenus de conscience et d'intuitions qui sont analysées puis reçoivent ensuite une fondation rationnelle. L'existentialisme revendique l'idée que l'existence de l'homme précède son essence ; Sartre dans son existentialisme athée rejette toute forme de transcendance, de métaphysique ou de croyance religieuse. C'est à partir d'une recherche de l'être par une voie phénoménologique que Sartre va découvrir la structure de la conscience et son rapport au monde et en l'analysant, il va découvrir la nécessité de la liberté humaine. Nous verrons ce que ces trouvailles, qui ont l'autorité du réalisme, impliquent du point de vue éthique.

I. La structure de la conscience

1. Le pour-soi

Sartre met en évidence une opposition radicale entre l'ensemble des objets existant dans le monde et l'être de la conscience. D'une part, l'en-soi désigne les choses, il est absolument plein et massif, il n'est que ce qu'il est, autrement dit, il détient un certain nombre de qualités qui le définissent totalement, son essence et son existence ne faisant qu'un. D'autre part, Sartre, par le cogito, saisit l'évidence selon laquelle toute conscience est conscience de quelque chose (constat de Husserl, essentiel dans la phénoménologie, on verra que Sartre en tire des implications différentes). La conscience n'est pas ce dont elle est conscience et elle n'est pas non plus ce qu'elle est ! Il apparaît alors que, contrairement à la plénitude d'être de l'en-soi, il y a dans ce que Sartre appelle l'être pour-soi, une forme de négativité, une distanciation. Ainsi, c'est ce néant qui fonde le

pour-soi qui apparaît alors comme souffrant d'un manque d'être par rapport à l'en-soi, ce qui détermine la conscience c'est ce qu'elle n'est pas. Ainsi, le pour-soi a toujours à « être ce qu'il n'est pas et à n'être pas ce qu'il est ».

2. Néantiser et transcender

Ainsi, c'est cette néantisation qui définit la conscience, et qui fait qu'on ne peut pas la considérer comme une chose. Ces deux modalités d'être sont radicalement différentes, une profonde rupture les sépare. Il n'y a pas de lien *a priori* entre elles, pas de nécessité qu'elles coexistent. Nous examinerons plus précisément leurs relations plus loin. Entre la conscience et ce dont elle est conscience il y a un vide. Ce néant qu'est la conscience est en quelque sorte « l'espace » libre, la relation qu'il y a entre la conscience et les choses ; cet espace, puisqu'il est vide, peut être habillé d'une infinité de manières (que rien ne détermine *a priori* mais qui ne peuvent être neutres, nous le verrons). La conscience est le mouvement vers l'être, elle est la relation qui habille ce vide. En effet, la conscience n'est qu'acte, c'est par un mouvement de projection perpétuelle qu'elle se manifeste. Pour que la conscience considère et soit présente à un être du monde de l'en-soi, il faut nécessairement qu'elle nie ce qu'il est vraiment (elle ne le saisit jamais en tant que pur en-soi, tel qu'il est en dehors de son regard) pour en faire l'objet de son regard. En fait la chose en soi est nécessairement néantisée en tant que telle pour devenir objet de notre conscience et, du même coup, elle se néantise elle-même pour être présente à l'objet. Toute conscience étant conscience de quelque chose, elle n'est que ce mouvement vers les choses par et dans lequel elle se constitue. L'existence de la conscience ne se manifeste que par cette double néantisation, incessamment répétée, que la conscience opère sur elle-même et sur les choses. La conscience ne saisit donc pas ce que l'en-soi et elle-même sont mais ce qu'ils ne sont pas, en ce sens elle les dépasse. La conscience est l'action de tendre à combler le néant qui la sépare de l'en-soi et d'elle-même par néantisation et transcendance perpétuelle. Sa faille, son défaut d'être, ne saurait être résorbée puisque la conscience n'est qu'acte, mouvement et relation. Dire cela implique qu'elle est liberté absolue, nous verrons comment.

3. Ce qui anime le pour-soi

Le néant du pour-soi est orienté vers l'en-soi. N'ayant pas d'essence qui la précède d'où elle pourrait tirer une définition, la conscience humaine a perpétuellement à être (par cet acte de néantisation et de dépassement). En effet, l'homme vit son défaut d'être comme un manque. Son idéal est de pouvoir être un en-soi pour-soi, c'est-à-dire d'avoir une essence qui prédétermine son existence et de pouvoir la contempler. La conscience voudrait, en effet, être comme une chose contenant un certain nombre de qualités déterminées et, en même temps, pouvoir se retourner sur son être pour le regarder, ce qui est tout à fait impossible car l'acte de se contempler implique une distanciation, un espace de vide et d'indéterminé, autrement dit, un néant. Si un être peut être empli totalement de qualités, c'est qu'il n'est pas conscience comme nous l'avons vu précédemment. La conscience ne peut s'éprouver elle-même que comme présence, que comme existant de fait. La conscience étant pur néant, n'étant pas ce qu'elle est tout en étant ce qu'elle n'est pas, tente sans cesse de devenir un en-soi ce qui est *de facto* irréalisable pour elle. Le pour-soi échappera toujours à lui-même. Cependant, du fait qu'il soit choix et action, il tend perpétuellement à se constituer comme être mais cet être ne sera jamais plein et stable. Ainsi, Sartre dit du pour-soi qu'« il est ce qu'il n'est pas en n'étant pas ce qu'il est ». En effet, même si le pour-soi s'apparente rétrospectivement à une essence de par son action et son engagement dans le monde (et il ne peut faire autrement), il demeure incapable de s'identifier, de se fondre entièrement dans l'être qu'il a choisi d'être.

4. Du néant à la liberté

Le pour-soi n'ayant aucune prédétermination, ce vers quoi il va se dépasser et dépasser les choses n'est que par lui. Il ne peut s'agir que d'un choix, ce que lui-même et les choses ne sont pas n'est écrit nulle part, il l'invente en quelque sorte. Toutes ses actions sont libres. En effet, la condition même de l'action, c'est la liberté. De par l'indétermination du pour-soi, une infinité de possibles se présente à lui, le fait qu'il tende vers l'un d'entre eux ne peut être que l'objet d'un libre choix et d'une décision. L'action est intentionnelle par principe selon Sartre. C'est de par le mouvement que nous avons décrit précédemment qui est tout à la fois choix et action, que la réalité humaine se constitue. L'homme, à défaut d'être une essence pleine, a toujours à se faire.

Le néant d'être de la conscience, son pouvoir de néantisation et de dépassement est action et liberté : « Dire que le pour-soi a à être ce qu'il est, dire qu'il est ce qu'il n'est pas en n'étant pas ce qu'il est, dire qu'en lui l'existence précède et conditionne l'essence (...), c'est dire une seule et même chose, à savoir que l'homme est libre » (p. 483-484). L'être humain ne saurait se définir comme une chose. Le pour-soi qui n'est que néant, doit se faire par l'action, or, l'action est intentionnelle. La conscience, pour dépasser l'état de chose vers ce qu'elle projette, néantise cet état de chose donné : ce néant d'être qui permet l'action implique la liberté. Ainsi, la conscience se pose en se créant librement.

II. L'authenticité sartrienne

1. L'attitude authentique

a) L'action et la valeur

Le pour-soi en manque d'être tend vers l'être. N'étant que néant, la conscience cherche à se constituer un être. Pour cela, elle vise un être qu'elle n'est pas encore, autrement dit, c'est en se projetant vers un but non encore présent que la conscience se manifeste. En effet, l'action n'est possible que parce que le pour-soi pose un manque à combler et cela définit également la conscience. Si nous étions un en-soi, rien ne nous permettrait de viser ce qui n'est pas, comme le fait le pour-soi. Toute plénitude d'être n'est que ce qu'elle est, elle ne peut être que dans l'intemporalité et dans l'immobilité. Il faut, en effet, que la conscience soit un pouvoir de néantisation pour s'arracher au présent et le dépasser par l'action dans la poursuite d'un non-encore existant. Ainsi, l'homme ne sera jamais totalement et effectivement présent à lui-même, il est toujours en même temps au-delà de lui-même vers ce qu'il vise comme son moi total. Ainsi, toute action est intentionnalité vers un des possibles dont nous avons parlé précédemment. Le monde de l'en-soi n'étant rien d'autre que lui-même, la valeur et la signification données aux choses ne peuvent être que l'œuvre de la conscience, et c'est à la lumière de son projet qu'elle est relation avec le monde. C'est en poursuivant un but qu'il s'est donné que l'homme agit. La conscience est visée vers un but qu'elle seule peut déterminer, pour s'arracher au présent elle se néantise vers ce qui n'est pas encore. Les valeurs ne sont que la création du pour-soi, elles n'ont d'autres sources que la liberté. Ainsi, pour Sartre, le néant, la liberté et l'action que choisit librement la conscience sont une seule

et même chose. La création de valeurs et l'action sont intrinsèquement liées et constituent la réalité humaine. Puisqu'il est absolument libre, l'homme est responsable de tout ce qu'il projette.

Cependant, notons ici qu'une difficulté que Sartre ne semble pas aborder nous apparaît : nous voyons mal comment, de la conscience qui n'est que néant face à un en-soi qui n'est que ce qu'il est, peut surgir du sens et des idées (qui ont pourtant, dans une certaine mesure, consistance, existence et contenu réel) ; de quoi se forme le contenu des désirs ?

b) La situation

Aussitôt, on pense bien entendu à toute une foule d'éléments qui peuvent nous apparaître comme des déterminants dans la vie d'un homme et qui nous semblent limiter notre liberté ! Or, il n'en n'est rien, Sartre va énoncer les principaux déterminismes que l'on invoque habituellement en les réfutant en tant que tels. L'homme est dans le monde, il se trouve à chaque fois dans une condition objective. Cependant il n'a pas vraiment directement affaire au monde des en-soi. En effet, comme nous l'avons vu, c'est par le pour-soi qui le regarde, l'appréhende et l'organise à la lumière de ses fins que le monde existe pour lui. Cette relation entre le monde des choses en-soi, qui demeure tel qu'il est indépendamment de la conscience, et la liberté, est ce que Sartre nomme la situation. La situation n'est que par et pour la conscience qui la vit à la lumière des fins qu'elle projette. En effet, nul objet du monde n'a de signification en soi, ce ne peut être que de par ce que je veux que les éléments de ma condition objective peuvent m'apparaître comme résistance ou comme aide (rien même ne me détermine à vouloir vivre plutôt que mourir, une maladie incurable, par exemple, n'est pas non-désirable en soi). Ainsi, il n'y a « (...) d'obstacle que dans le champ de la liberté » (p. 533), chaque pour-soi, en posant ses fins, définit, interprète et organise sa propre situation. Il donne par ce biais de la valeur, du sens et de l'intérêt au monde des en-soi. En ce sens, on peut dire que chaque pour-soi crée librement son monde. Le monde en-soi ne borne pas la liberté, il la conditionne, car ne l'oublions pas, la liberté n'est rien d'autre qu'une relation à l'en-soi, la conscience en elle-même n'est que néant. « Il n'y a de liberté qu'en *situation* et de situation que par la liberté » (p. 534). La réalité humaine se manifeste et se déploie ainsi dans et par cette dimension qu'est la situation

qui est comme une troisième sphère constituée d'un pôle des en-soi bruts, transcendants et d'un pôle de la liberté absolue, pure immanence. L'homme est le fruit de cette articulation, pensons au cerveau où le tissu de l'en-soi et du pour-soi semble particulièrement resserré pour entrevoir l'ampleur de cette relation. En fait, il semble qu'il n'y ait ni liberté absolue, ni déterminisme absolu puisqu'elle est conditionnée par un en-soi qui est indépendamment d'elle mais qu'elle transcende. La liberté est conditionnée, canalisée, non pas empêchée par l'en-soi qui justement permet son expression. Ma mort, mon passé ou ma place sont des éléments que ma conscience agissante néantise, modifie et interprète à la lumière de mon projet, au même titre que tous les existants autour d'elle (qui lui sont, rappelons-le, inaccessibles en eux-mêmes !). C'est la liberté, en effet, qui choisit ses fins et c'est en fonction de celles-ci qu'il y a pour chaque pour-soi des valeurs et des significations. La liberté du pour-soi consiste donc à interpréter une situation particulière dans le monde. Chaque pour-soi est donc engagé dans le monde d'une manière unique et qui ne peut être neutre, il est à la fois un des éléments de la relation avec l'en-soi et la relation elle-même.

c) La facticité et la contingence

Ainsi, l'homme, privé de toute détermination, se trouve face à une infinité de possibles. Il doit se choisir par ses actes, ce qui implique une intention et une projection vers ce qui n'est pas, vers le néant. Rien ne saurait, en dernier lieu, justifier son action que par sa seule volonté. Il peut donc choisir ses fins et agir en fonction tout comme il peut à chaque instant changer de visée. En revanche, la liberté n'est pas son propre fondement. Au contraire, « l'homme est jeté dans le monde », cela est un pur fait, il est donc contraint d'être libre et de se choisir, c'est ce que Sartre appelle la facticité. Notre existence n'est qu'une contingence et, dès lors, notre liberté est une nécessité du fait de la structure même de notre conscience. Ainsi, nous sommes condamnés à la liberté, c'est-à-dire à toujours pouvoir être autrement sans que rien ne puisse justifier nos choix d'aucune manière, nous devons supporter leur irréductible gratuité. De par sa facticité et sa contingence, la liberté est un paradoxe !

d) L'angoisse et le délaissement

L'homme est condamné à être libre, autrement dit, il ne choisit pas d'être libre et se

retrouve dans l'existence dans l'obligation de (se) choisir. L'angoisse est conscience de la contingence des choix, c'est-à-dire des actions. En effet, nous n'avons originellement aucune valeur à laquelle nous raccrocher. Le sujet sait que, quoi qu'il fasse, il pourrait faire autrement puisqu'il (se) découvre en tant que néant l'injustifiabilité profonde et l'absurdité de choisir une valeur et une fin plutôt qu'une autre parmi une infinité de possibles. Les fins que la conscience projette ne trouvent d'autre justification que sa simple volonté. Il s'agit, en effet, de la saisie de l'évidence selon laquelle il n'y a de situation que par la liberté. Autrement dit, l'angoisse est la reconnaissance de la liberté et de la responsabilité comme inévitables. Le délaissement est la conscience que notre existence même est contingence et que rien ne justifie cette liberté, nous sommes seulement jetés ainsi dans le monde. Il ne s'agit pas là d'états, ce sont davantage des sentiments inhérent à la conscience, de manière plus ou moins masquée, puisque la facticité et la contingence sont la réalité de la liberté.

e) Liberté assumée et psychanalyse existentielle

Nous devons donc, selon Sartre, assumer notre liberté, c'est-à-dire reconnaître que nous avons la possibilité de choisir et que tout ce que nous faisons et sommes nous est imputable. Nous devons reconnaître que nous seuls inventons nos valeurs et que rien d'extérieur ne nous les impose. Selon Sartre, la psychanalyse freudienne est une erreur, on peut dire qu'elle pousse à la mauvaise foi (nous verrons plus précisément de quoi il s'agit un peu plus loin) et à se conforter dans la déresponsabilisation puisqu'elle prétend que le sujet est tributaire de son inconscient. Il vaut mieux se confronter à la réalité malgré l'angoisse qu'elle porte plutôt que de se reposer dans ce que l'on pourrait appeler un mensonge. Sartre propose à la place la psychanalyse existentielle qui consiste à faire reconnaître au sujet sa liberté et à le pousser à l'assumer, c'est-à-dire à déterminer par lui-même quel projet choisir ainsi que les moyens qu'il souhaite mettre en place pour l'atteindre. La psychanalyse existentielle n'est évidemment pas censée apprendre au sujet qu'il est libre, il le sait déjà (il n'y a que conscience), mais elle le met au fait du but profond de ses actions (qui est d'être) et le conduit à accepter sa contingence et sa facticité. Ainsi, le sujet, dont la réflexion est purifiée du fantasme d'être un en-soi-pour soi et cause de soi, n'agira pas dans la mauvaise foi et cessera de se raccrocher désespérément à des justifications qui lui seraient extérieures. Il s'agit de reconnaître

que la vie est de toute façon un engagement et que la manière dont nous l'accomplirons en nous faisant ne dépend que de nous. Notons ici une remarque importante : même le fait d'être heureux ou malheureux n'est que l'objet d'un libre projet, certes, je ne puis être pleinement ni l'un, ni l'autre, mais pour être relativement heureux je n'ai qu'à le choisir ! (Il faut encore préciser ici, face au sentiment d'impuissance que l'on peut se persuader d'éprouver vis à vis du malheur, que Sartre distingue deux types de choix. Par un choix originel je forme le projet d'être un en-soi et c'est par lui que je décide, par exemple, d'être malheureux. A l'intérieur de ce choix, je vais former d'autres petits projets dont je vais faire en sorte qu'ils échouent et que j'en tire de la déception afin de me donner l'illusion que je suis malheureux, c'est-à-dire que quelque chose me définit bel et bien ! Si je me suis dissimulé ce choix originel, j'en demeure conscient et il est toujours en mon pouvoir de le modifier. Seulement, Sartre ne nous explique pas vraiment comment identifier un choix originel dans l'expérience concrète.)

2. L'attitude inauthentique

a) La mauvaise foi

La mauvaise foi désigne l'attitude consistant à prétendre à un être tout en sachant que nous sommes incapables de le réaliser. L'homme de mauvaise foi refuse de reconnaître la contingence de sa liberté. Sartre prend l'exemple concret d'un garçon de café pour expliquer ce type de conduite. Ce dernier, en effet, s'efforce d'agir à la manière de ce qu'il considère être un garçon de café et tente de s'identifier totalement à ce rôle, à cet être qu'il n'est pas. Dans la mauvaise foi, l'homme cherche à se faire croire à lui-même et aux autres qu'il détient un certain nombre de qualités qui seraient son être. A chaque fois que l'on prétend être une qualité (qu'il s'agisse de lâcheté, de beauté, de sincérité, d'appartenance à une classe ou à un sexe, etc.) en affirmant qu'elle nous définit et que nous cherchons alors à nous y conformer, nous faisons, selon Sartre, preuve de mauvaise foi. En effet, la conscience n'étant pas une chose mais un acte, elle n'est pas susceptible d'une définition figée. La conscience s'identifiant à l'existence (la liberté étant l'être de la conscience, la conscience doit être l'être de la liberté), tout se passe en elle. Ainsi, nous savons au fond de nous, lorsque nous prétendons que des attributs déterminent notre être, qu'il n'en est rien et que nous ne sommes pas substantiellement cet être que nous mimons. On reconnaît ici le désir intime du pour-soi d'être un en-soi.

Dans la mauvaise foi, l'homme tente de se convaincre qu'il ne manque pas d'être, il s'efforce de se masquer sa liberté pour rendre justifiables ses actions, ce qui peut être confortable.

b) L'esprit de sérieux

L'homme est jeté au monde, il n'y a pas de raison à cela et c'est ainsi. L'esprit de sérieux n'admet pas sa facticité. L'existence du pour-soi n'est qu'un fait contingent, il n'y avait aucune nécessité à ce que je vienne au monde. Ainsi, Sartre nous dit que si le pour-soi n'est pas le fondement de sa propre liberté (sinon il faudrait dire que le pour-soi choisit d'être ou de ne pas être libre en l'étant déjà) il est, une fois qu'il existe, « condamné à être libre » tout en sachant que son existence n'a pas de raison d'être. Dans l'attitude que Sartre nomme l'esprit de sérieux, l'homme tente de prétendre à la nécessité de sa propre existence en désignant des raisons qui ne sont en fait que le fruit de son pouvoir créateur, de sa liberté. C'est là, implicitement encore, une stratégie de la conscience pour essayer de donner de la consistance à son être. En effet, l'homme arrivant au monde sans être, est obligé de se faire tout en sachant qu'il aurait pu ne pas venir au monde : on voit là à quel point l'existence est injustifiable.

III. Les implications éthiques

1. Une morale concrète

Le monde surgit avec la conscience, c'est-à-dire avec chaque pour-soi par le sens que celui-ci lui donne en même temps qu'il confère une valeur à ses actes. Il n'y a que des morales concrètes, c'est-à-dire que chaque pour-soi doit créer sa propre situation en donnant au monde une signification et doit inventer ses propres valeurs pour se faire. Nulle morale ne saurait satisfaire tous les hommes dont le seul caractère commun est leur néant d'être et leur liberté. Aucune tentative pour établir une morale de droit n'a de sens, elle ne ferait que manifester le désir d'essence de l'homme en manque d'être. Chacun se crée ses propres valeurs morales, il n'y a pas de principes transcendants, pas d'essence humaine dont on pourrait tirer *a priori* de quoi nous indiquer comment agir. Il n'y a pas de bien ni de mal absolu puisque le fondement de toute valeur est la liberté. Ainsi, par la philosophie sartrienne, nous perdons la valeur. Cela implique que le sujet est entièrement responsable de lui-même et du monde, et que chaque pour-soi est

l'auteur de ses valeurs et de sa situation ainsi que de son rapport au monde et de la manière dont il agit. Si former des projets et des valeurs relève déjà de l'action, n'oublions pas que cela ne peut être pensé indépendamment de l'action concrète et physique dans le monde. Ce n'est pas parce qu'une condition objective ne saurait être une borne à la liberté qu'il s'agit de se contenter d'interpréter cette condition objective. Certes, il est possible que je me satisfasse de n'importe quelle condition objective et ne cherche pas à la modifier, mais je peux aussi la refuser et décider de « m'attaquer » à elle. Sartre dit simplement que dans les deux cas il s'agit d'une action intentionnelle qui se fonde sur des projets et des valeurs librement déterminés. Il serait absurde d'accuser Sartre d'encourager la résignation à l'égard des volontés et des actions visant à changer le monde objectif et de proposer simplement de nous contenter de modifier nos valeurs pour que celui-ci nous convienne. Dans tous les cas c'est la liberté qui s'exprime, et celle-ci ne va pas sans une action et une intervention sur le monde. L'idéal éthique de Sartre réside dans le fait de choisir sa propre liberté pour fin. Il s'agit de revendiquer et d'affirmer nos choix en tant que tels sans jamais prétendre à une quelconque nécessité ou contrainte extérieure comme raisons de nos choix ; c'est selon ce seul critère que l'on peut éventuellement évaluer objectivement les valeurs et les actions. Notons d'ailleurs que Sartre propose une psychanalyse existentielle, qui au lieu d'entreprendre une résolution dans le passé du sujet ou dans un prétendu inconscient, l'encourage à assumer sa liberté, à affirmer des projets et des valeurs choisis par lui et à accepter la contingence de ceux-ci. Le présent est toujours tourné vers le futur, le passé n'est qu'un moyen dans la poursuite d'un projet. La psychanalyse existentielle va privilégier les investigations d'une motivation plutôt qu'une recherche des causes dans le passé. Elle va démasquer la liberté que l'on avait tenté de se dissimuler par la mauvaise foi ou l'esprit de sérieux.

Si l'indétermination de l'homme à l'échelle de l'histoire humaine se vérifie de par la diversité des comportements et des valeurs que l'on y trouve, on peut se demander comment il se fait que, dans une société ou un groupe social donnés, on puisse trouver des similitudes comportementales et morales. D'une part on comprend que s'il y a un plus grand nombre de choix et projets en faveur de la conformité, c'est souvent par mauvaise foi et esprit de sérieux (c'est-à-dire par désir d'être, en s'identifiant) ; d'autre part il ne faut pas oublier que la condition objective joue aussi un rôle car c'est elle qui

va déterminer quelles choses, mises en face de ma liberté, je vais néantiser et dépasser. S'il revient au même, du point de vue de l'action de la liberté, de néantiser et de dépasser telle ou telle éducation (par exemple), on ne peut pas dire que les possibilités d'expression de la liberté seront canalisées de manière équivalente !

2. La perte du sujet

La théorie de la conscience comme acte de néantisation et de transcendance perpétuelle semble détruire le sujet. En effet, il y a une ambiguïté : d'après la description de la conscience comme perpétuelle négation de soi et dépassement, on voit mal comment peut se constituer une permanence et une identité. Le pour-soi n'étant qu'une relation au monde à travers l'action permise par la négation et le dépassement, on perd tout contenu concret. La conscience apparaît comme un mouvement perpétuel vers des projets dont on se demande comment ils se constituent. La liberté spontanée et infinie étant le seul déterminant de la conscience, on ne comprend pas d'où elle tire la matérialité de ses projets qui la font agir. Si nous ne sommes que néant, comment se fait-il que l'on puisse se faire ? On peut considérer que si l'homme arrive au monde sans essence, il se fait par ses choix (qui sont ses actions), nous dit Sartre. Cependant, le pour-soi est pur mouvement de négation et de dépassement et peut changer à chaque instant de projet. Il en découle, d'une part, que l'homme ne pourrait jamais prendre une quelconque consistance et qu'il n'aurait jamais d'identité, puisqu'on ne peut pas vraiment dire qu'il se fasse étant donné qu'il se défait aussitôt. D'autre part, le choix même ne peut pas être rapporté à un sujet qui le maîtriserait ou l'aurait réfléchi puisqu'il ne jaillit que de la liberté, c'est-à-dire du néant. Ainsi, non seulement des valeurs morales communes sont impossibles, mais il semble, en plus, que les valeurs particulières d'un individu ne représentent rien. La responsabilité perd alors de son sens car l'absurdité et l'injustifiable dominant.

Il faudrait ajouter à l'homme une puissance, une faculté qui rende compte de cette possibilité de se faire. Peut-être la mémoire est-elle une bonne candidate pour former un fil conducteur qui constituerait dans une certaine mesure un sujet. Le passé est certes un en-soi que l'on nie et dépasse perpétuellement, mais comme tous les en-soi, il canalise l'action. Peut-être peut-on dire alors que le sujet se constitue en partie et dans une

certaine mesure par ce canal que forme l'expérience vécue et qui serait un appui à la prise de décision. On retrouve ici le lien de l'en-soi et du pour-soi qu'est la situation. Il n'y a, semble-t-il de sujet qu'en situation, le pour-soi seul n'est pas même un sujet.

3. Le rapport à autrui

Sartre, dans *L'Être et le néant*, insiste sur le caractère individuel de la liberté qui ne peut être vécue qu'intérieurement. Aussitôt que je tente de capter la liberté d'autrui, j'en fais l'objet de mon regard, autrement dit, je la nie en tant que telle en essayant de la saisir. Réciproquement, autrui pose sur moi un regard objectivant, il m'attribue des caractères (tels que l'altruisme, la lâcheté, être un homme ou une femme...) qui sont pour moi des irréalisables car je ne saurais être ces caractéristiques auxquelles on me limite et qui n'existent pourtant que par moi, par mes projets et mes actions ou encore par mes caractéristiques physiques objectives (c'est-à-dire appartenant à l'en-soi !). On ne trouve, à partir de la structure de la conscience, aucune nécessité à ce que le pour-soi soit jeté dans un monde ni que d'autres pour-soi existent, cela relève de ma facticité et de ma contingence. Ma relation à autrui se définit par ma situation (qui, comme nous l'avons vu, est le champ de ma liberté dans la facticité). Cependant, mon prochain ne se présente pas comme une simple chose dans le monde, il menace ma liberté en tant qu'il m'impose du dehors des caractéristiques et des significations que je n'ai pas choisies. Autrui nie ma liberté en déployant la sienne et réciproquement. Je peux m'efforcer de réaliser ces attributs ou de les rejeter selon mon libre projet mais ils demeureront inaccessibles. Une véritable communication entre les individus semble alors difficile, la liberté ne s'éprouve en tant que telle qu'intérieurement et je ne puis saisir l'autre que comme une chose. Ainsi devons-nous faire le deuil d'échapper à la solitude. Les libertés, irréductiblement fuyantes et indépendantes les unes des autres, interagissent cependant dans de perpétuels mouvements de négations, de confrontations et de dépassements.

Conclusion :

Les découvertes de la recherche ontologique nous ont appris quelle était la réalité humaine. La conscience est action et la liberté, à considérer relativement à un monde

d'en-soi, en est la condition. L'homme est « jeté dans le monde » et « condamné à être libre », ses projets, ses valeurs ainsi que ses choix et ses actions ne sont que le fruit d'une conscience libre, qui, en tant que néant, poursuit l'impossible synthèse de l'en-soi et d'elle même, entre l'être qui lui manque et son existence, c'est-à-dire ce à quoi l'être manque. En ce sens, la philosophie de Sartre a souvent été considérée comme pessimiste ; on voit en effet ce qu'a d'accablant et de frustrant cette liberté par laquelle nous sommes obligés d'agir sur fond d'une infinité de possibles tous aussi profondément injustifiables et dépourvus de sens absolu. Cependant, on peut aussi apprécier ce que la liberté peut avoir d'exaltant et de vivant. Elle fait de chaque existence une aventure unique et expérimentale où, si rien n'est accessible totalement, il n'y a rien qui soit totalement inaccessible.

Selon l'état de fait, nul principe ne saurait indiquer aux hommes ce qu'ils doivent faire et rechercher de droit. Des disciplines telles que la psychologie, la sociologie ou les sciences naturelles ne recouvriront jamais une explication totale de l'homme. Prétendre à un déterminisme ou à une transcendance supérieure n'est qu'une vaine tentative d'ignorer le manque d'être, la liberté et l'angoisse qu'elle suscite. Même s'il y avait un Dieu, la conscience jouit d'une telle autonomie qu'elle ne serait nullement en lien avec celui-ci. Être en accord avec sa réalité, c'est reconnaître l'impossibilité de coïncider avec soi et d'agir avec la conscience réfléchie de la contingence. Il s'agit d'assumer le fait d'être engagé par des actions libres et concrètes. Un homme qui revendique sa liberté sait à la fois qu'il n'est pas ce qu'il fait et que son action n'est imputable qu'à lui-même. Ainsi, toute action a un caractère absolu et concret, ne valant qu'en tant que voulue. Toutes les actions (et les valeurs qu'elles portent) se valent donc, seul le degré d'authenticité pourrait les hiérarchiser.

L'intersubjectivité et donc l'harmonie et l'entente entre les hommes semblent bien compromises. Avoir des projets communs pourrait créer un lien, mais il n'y a aucune nécessité à ce que différents pour-soi aient le même et le conservent. L'établissement d'une forme d'unification ou d'accord social qui offrirait une stabilité semble inaccessible ; pourtant, cela pourrait peut-être se montrer profitable à l'extension des possibles pour l'expression de la liberté. Sartre ne se souciera plus profondément de la dimension morale et politique qu'à la suite de *L'Être et le néant*, ouvrage dont la force des révélations quant à notre réalité doit être considérée sérieusement pour une plus

riche compréhension de l'existence qui apparaît sous un nouveau jour.

Bibliographie :

SARTRE, Jean-Paul: *L'Être et le néant, Essai d'ontologie phénoménologique*, partie IV : *Avoir, faire et être*, Paris, Gallimard, 1943

MISRAHI, Robert: *Qu'est-ce que la liberté ?* Paris, Armand Colin, 1997